

Regards croisés : Récits de voyages hospitaliers entre Strasbourg et l'Allemagne au XIX^{ème} siècle *

par Denis DURAND de BOUSINGEN **

Le brillant XVIII^{ème} siècle médical strasbourgeois a attiré dans la ville de nombreux médecins étrangers, qui publièrent plus tard des récits de leur séjour à Strasbourg, à l'image du Bernois Albrecht von Haller ou du Viennois Johann Peter Frank (1). Goethe, qui s'initia auprès des enseignants strasbourgeois à la médecine et à l'anatomie de 1770 à 1771, consacra dans ses souvenirs quelques pages élogieuses à ses professeurs (2). Si Strasbourg est perçue, avant la Révolution, comme l'un des grands centres européens de la médecine, cette image s'estompe après cette époque, notamment en Allemagne. La Faculté de médecine, officiellement recréée en 1808, ne constitue plus, malgré son excellent niveau, un but de voyage incontournable pour les médecins ou les étudiants étrangers. L'hôpital a perdu une bonne partie de ses richesses pendant la Révolution ; il a certes pu échapper à une ruine complète, mais n'est plus l'établissement modèle qu'il fut au cours des décennies précédentes. En outre, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, Strasbourg est souvent décrite par les voyageurs étrangers, comme une "ville de province endormie", dont la visite se justifie plus par ses monuments et son histoire que par son présent ou son avenir.

Dans le même temps, Paris devient, avec Londres, une "Mecque" de la médecine d'autant plus attirante pour les médecins allemands que ceux-ci ne disposent pas encore à l'époque de grands centres médicaux d'importance et de renommée comparables. Beaucoup de médecins et d'étudiants originaires du monde germanique se font un devoir d'aller parfaire leur formation à Paris, ne serait-ce que pour quelques semaines. Certains d'entre eux consignent leurs impressions et leurs souvenirs dans des récits de voyage, qu'ils font paraître à leur retour. Au lieu de décrire les paysages, les arts et la vie des pays traversés, comme le faisaient les voyageurs lettrés du siècle précédent, ces médecins se concentrent avant tout sur les aspects sanitaires et médicaux de leur périple. Un chirurgien autrichien, Johann Nepomuk Hunczovsky, publie en 1793 des *Observations médico-chirurgicales faites lors d'un voyage en Angleterre et en France, en particulier dans les hôpitaux* (3). Cet ouvrage va devenir un classique, et servira de modèle à de nombreux autres livres du même genre. À partir des années 1820, les récits de voyage médicaux

* Journées de Strasbourg, 17-19 juin 2011.

** Bureau 2133, Conseil de l'Europe, 67075 Strasbourg Cedex.

deviennent une véritable mode. Dans l'étude la plus détaillée réalisée sur ces voyages, l'historien berlinois Friedrich Wilhelm Bayer (4) ne recense pas moins de 150 "voyages médicaux" consacrés à la France et parus en Allemagne dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Toutefois, 80 % de ces ouvrages se limitent exclusivement à la description des hôpitaux, des universités et des institutions médicales de Paris. Seuls une dizaine de publications abordent Strasbourg, et le nombre de livres mentionnant Montpellier ou d'autres villes est encore plus réduit. Cette répartition montre à quel point la province française reste une *terra incognita* pour les médecins allemands, dont la majorité ne se demande même pas s'il y a quelque chose à voir en France en dehors des lumières de la capitale (5).

L'hôpital de Strasbourg vu par les médecins allemands

Quelques médecins allemands et autrichiens ont tout de même tenté, avec un succès variable, de dresser un portrait un peu plus complet de la médecine française. Le premier voyage médical abordant Strasbourg est l'œuvre du Viennois Joseph Frank (6), fils du célèbre Johann Peter Frank, hygiéniste et pionnier de la "santé publique" en Autriche. En 1804, Frank passe par Strasbourg pour se rendre à Paris, et n'effectue qu'une courte halte en Alsace, durant laquelle il sera victime d'une mésaventure qu'il consigne dans son récit. La notoriété mondiale de son père a poussé certains charlatans à s'emparer de son nom pour vendre des remèdes soi-disant recommandés ou préparés par lui, à l'image d'un certain Rouvière qui, à Paris, vend des "grains de santé du Dr Frank, de Vienne", sans que l'on sache toutefois en quoi consistent ces grains. Le père de Frank a fait paraître plusieurs fois des démentis dans la presse pour se démarquer de ce Rouvière, si bien que ce dernier a changé sa publicité et affirme désormais que ces grains lui viennent d'un "Dr Leopold Frank, de Strasbourg". En route vers Paris, Frank tente de trouver ce médecin à Strasbourg, qui bien entendu n'existe pas. Les déboires de Frank ne s'arrêtent pas là : une fois à Paris, il est interrogé par la police qui le prend pour le véritable promoteur des grains de santé, et ne doit son salut qu'à une intervention des professeurs parisiens auprès du Ministre de l'Intérieur. Le sieur Rouvière, quant à lui, restera introuvable et poursuivra tranquillement son commerce...

Hormis cette anecdote, le premier médecin allemand à s'intéresser vraiment à Strasbourg est un praticien de Leipzig, Carl Maximilian Andree (1781-1827) qui publie en 1811 un ouvrage sur les villes et les hôpitaux français, allemands, suisses et néerlandais (7). Même si les descriptions de Paris occupent les trois quarts de son livre, Andree consacre six pages à Strasbourg, et ses remarques éclairent le fonctionnement de l'Hôpital Civil à l'époque de Napoléon : *In Strassburg machte ich die Bekannschaft von Lobstein und Lauth, die beyde im allgemeinen Bürger-Spital angestellt sind. Das Spital liegt etwas versteckt : am Hauptgebäude zählte ich eine Fronte von 28 Fenstern, die ziemlich hoch und gross sind, und weit von einander stehen. Die Zimmer zu ebner Erde haben die grösste Hebe, werden aber nie mit Kranken belegt, diesen sind die Zimmer im ersten Stock gewidmet, die zusammen ungefähr 300 Betten fassen können. In den Zimmern des zweytens Stockes befinden sich die sogenannten Valetudinaires und die ohrenischen Kranken, auch hat das Accouchement darinn verschiedene Zimmer inne. Im ganzen kann das Spital zwischen 900-1000 Kranke fassen, die aber nicht alle in diesem Hauptgebäude liegen, sondern auch in mehreren ganz besonders stehenden, kleinen, niedern Häusern. Man bringt in diese besonders die Irren, die Krätzigen, die Venerischen, auch sind daselbst klinische Zimmer eingerichtet, sowohl für das*

Accouchement, als auch für chirurgische und innere Kranke .Als ich Lobsteins Visite folgte, sah ich im Hauptgebäude einen Saal von 24 Betten für Schwangere, die ziemlich gross und geräumig war. Die Betten standen darinn nicht an den Wänden herab, sondern Reihenweise untereinander ; der Ofen war in der Mitte, und die Betten zunächst um ihn herum genossen die Wärme aus der erster Hand, während sie den nach den Fenstern zu stehenden abzugehen schien. Auf jedem Bett lag ein Tafel, in die eine gedrückte Tabelle eingehängt war, worauf täglich die Veränderungen im Verlauf der Krankheit, in der Kost und in der Medikamenten bemerkt werden (...).

Andrée décrit les principaux services de l'hôpital, y compris l'École des sages-femmes. Il rencontre les médecins de l'établissement, visite les salles de malades et s'entretient avec eux des traitements employés. Avant de poursuivre son voyage vers Heidelberg, Andrée conclut sa visite en observant que l'âge d'or de l'hôpital de Strasbourg est révolu depuis longtemps : *Die Revolution hat den Reichthum des Spitals sehr geschmälert, viele Besitzungen, die es besonders auf dem rechten Rheinufer in Badenschen hatte, sind verloren gegangen. (...) Auch von seinem alten Ruhm hat das Spital viel verloren, den es sich, besonders in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts erwarb, als dort die erste und berühmteste Entbindungsanstalt ihrer Zeit existierte, die einen Friedt (sic) Vater und Sohn, einen Weigel zu Direktoren hatte, als die Chirurgie dort so blühend aufwuchs, Jahr und Jahr ein die jungen Aerzte und Wundärzte in Menge ab- und zuströmten, die ihre Bildung nur für halb vollendet würden angesehen haben, wenn sie nicht wenigstens ein Paar Monate in Strasburg gewesen wären. Diese Zeiten sind nicht mehr.*

Strasbourg ne mérite pas seulement le voyage pour ses institutions médicales, mais aussi pour la ville en elle-même, estime quinze ans plus tard un médecin de Francfort, Johann Heinrich Kopp (1777-1858), qui y séjourne à l'occasion d'un voyage incluant Heidelberg, Mayence et Wiesbaden (8) : *Im gemüthlichen Strassburg wird ein Arzt, wenn er auch gleich viele medizinische Merkwürdigkeiten anderer Städte gesehen hat, mit Befriedigung verweilen. In dem ärztlichen Treiben auf dieser Hochschule erkennt man noch das benachbarte Deutschland ; in den Apotheken der Art die Rezepte zu verschreiben, obgleich die Haupteinrichtungen im Lehrfache französisch ist, die Vorlesungen in französischen Sprache gehalten usw. Höchst vorzüglich ist das Anatomie Museum, wo sich ein Schatz von lehrreichen Präparaten für die Anatomie, Physiologie, vergleichende und besonders für die pathologische Anatomie findet. Sehr zu beachten sind auch hier das Zivilspital mit den klinischen Instituten, die Anstalt für kranke Kinder, Entbindungsanstalt, Hebammenschule, die Sammlung von Naturalien und physikalische Instrumente, das anatomische Amphitheater, das botanische Garten, die Bibliotheken. Unter der dortigen Ärzte, deren Wirkung rühmlich bekannt ist, darf ich die Namen Reisseisen, Fr. Lobstein, Lauth, Fodéré erinnern. In dem Entbindungsinstitut sah ich Lobstein bei trägen Geburten als wehen befordenden Arznei secale cornutum anwenden. Er gab es als Pulver, halbständlich oder alle Stunde zu 10 Gramm. Ich hatte von jeher einiges Misstrauen gegen dieses Mittel, und freute mich, seinen Gebrauch näher kennen zu lernen. Lobstein sprach vorteilhaft von ihm.*

Tous les livres sur la France ne sont pas aussi bien écrits et documentés que ceux d'Andrée ou de Kopp, et certains présentent même de lourdes erreurs ou de fausses interprétations. Un médecin de Dresde, Carl August Hille, se livre en 1849 à une description de la formation médicale en France (9). Il croit savoir que la France ne possède qu'une seule et unique école des sages-femmes, où elles sont formées avant d'être réparties

dans tout le pays. Il observe en outre que les Facultés de Montpellier et de Strasbourg sont “très loin derrière celle de Paris”.

Le récit de voyage de Gustav Ferdinand Schwalbe, médecin à Quedlinburg, dans la Harz, ne concerne Strasbourg que très indirectement, mais mérite d’être cité en raison de son caractère pittoresque. Jeune médecin de campagne, Schwalbe entreprend en 1831 un voyage à Paris, en passant par Francfort, Sarrebruck, Thionville, Metz et Épernay (10). Comme sa connaissance du monde se limite jusque là à sa région natale, il décrit les villes françaises en les comparant à celles qui lui sont familières : telle cité est “plus grande que Magdeburg”, telle autre est “plus petite que Nordhausen”. Schwalbe meurt à Quedlinburg en 1846, un an après la naissance de son fils Gustav Albert Schwalbe, qui dirigera l’institut d’Anatomie normale de la Faculté de médecine de Strasbourg de 1883 à 1914 ; il ne pouvait bien sûr pas savoir, en entreprenant son voyage, que son itinéraire éviterait la ville où son fils s’illustrerait plus tard...

À côté des médecins qui voyagent pour satisfaire leur propre curiosité, d’autres sont amenés à rédiger des rapports sur les hôpitaux et les universités des pays voisins, en particulier la France et le Royaume-Uni. Chargé d’une telle mission par l’Empereur d’Autriche Ferdinand Ier, l’ophtalmologiste viennois Ignaz Gulz (11) arrive ainsi à Strasbourg en 1845 ; il visite l’hôpital et, plus particulièrement, le service d’ophtalmologie dirigé par Victor Stoeber. Il se félicite, dans son rapport, d’y percevoir l’influence qu’ont eue les maîtres viennois sur le développement et l’organisation de la clinique strasbourgeoise.

Au fil des années, les médecins allemands qui se rendent à Paris deviennent si nombreux que beaucoup d’entre eux ont du mal à trouver une place de stagiaire dans un hôpital, ou tout simplement à visiter les services les plus intéressants. Pour aider ses jeunes confrères à préparer leur voyage et à s’orienter, un médecin d’Erlangen, Wilhelm Stricker (1816-1891), publie en 1841 le premier *Guide de voyages pour médecins et naturalistes* (12), qui leur fournit des informations pratiques et leur indique les principales “curiosités médicales” de France, d’Italie, d’Allemagne, d’Autriche et de Suisse. Le guide recense les hôpitaux et les cliniques, les universités, les bains et les thermes ainsi que les revues médicales et les curiosités naturelles de tous ces pays. Sa lecture permet de savoir ce qu’aucun médecin ne devra manquer au cours de sa visite à Strasbourg. Il s’agit avant tout de l’Université “fondée en 1624” - bien que la date “officielle” soit 1621 - mais aussi de la première École de sages-femmes au monde, ainsi que du musée d’histoire naturelle et du jardin botanique de l’Université, de la collection d’instruments de physique et des collections d’anatomie. On apprend dans ce guide que l’hôpital fut construit en 1720 et agrandi en 1741 : il dispose de 1 000 lits en fer, dont 500 pour les malades et 500 pour les pensionnaires, ainsi que de 40 lits pour les maladies des yeux et autant pour les enfants, sous la direction de Stoeber. Trois médecins et un chirurgien sont employés par l’hôpital, poursuit Stricker, en citant aussi un institut pour aveugles et le Diaconat. La seconde édition du livre mentionne la *Gazette Médicale de Strasbourg*, créée en 1841.

Après 1840, la mode des récits de voyages médicaux commence à se tarir, sans doute parce qu’ils perdent de leur caractère exotique, surtout avec l’avènement du chemin de fer, mais aussi parce qu’ils commencent à lasser leurs lecteurs (13). Les médecins voyagent volontiers vers des destinations plus lointaines que la France, et publient alors des récits abordant des pays peu connus. En outre, les voyages individuels cèdent la place, en Europe, aux congrès et aux réunions scientifiques qui prennent leur essor à cette

époque. Fondée par un naturaliste originaire d'Offenbourg, Lorenz Oken, la "Société des médecins et naturalistes allemands" organise chaque année, à partir de 1822, plusieurs journées de "réunions" dans une ville différente (14). Ces réunions, où l'on traite de sujets variés, attirent un grand nombre de scientifiques et de praticiens. Les congrès centrés sur des spécialités médicales, à l'image du premier Congrès international d'ophtalmologie qui se tient à Bruxelles en 1857 (15), ne se développent qu'après 1850. Tous ces congrès font souvent l'objet de comptes rendus dans les revues scientifiques et médicales de l'époque, mais le contenu des réunions prime sur la description générale des pays où elles ont lieu et sur les anecdotes pittoresques. En France, le "Congrès scientifique de France" attire lui aussi, à partir de 1832, un grand nombre de médecins étrangers ; la 10^{ème} session du congrès se tient à Strasbourg en 1842 (16). L'ophtalmologiste allemand Friedrich von Ammon, par ailleurs médecin du roi de Saxe, assiste à toutes ses séances et présente sa candidature à la présidence du congrès. Battu, il tente alors de présider au moins la section de médecine de la réunion, là aussi sans succès. Il a du mal à cacher son dépit après ce nouveau revers électoral.

Des médecins strasbourgeois à la découverte des hôpitaux allemands

Si les médecins allemands sont nombreux à visiter la France, les praticiens français qui se rendent en Allemagne sont beaucoup plus rares. Ce déséquilibre s'explique par plusieurs raisons. Avant tout, la vieille tradition de la "pérégrination académique" est bien moins vivace en France qu'outre-Rhin ; d'une manière générale, les médecins français voyagent peu à l'étranger, et ceux qui le font privilégient les destinations romantiques, à l'image du voyage en Italie, effectué sur les traces de grands auteurs comme Stendhal. Le périple italien de Jules Cloquet, célèbre chirurgien et anatomiste parisien, illustre parfaitement cette réalité (17). Les médecins strasbourgeois, eux, se rendent plus fréquemment en Allemagne, tant pour des raisons de proximité géographique que par affinité culturelle. La Faculté de médecine de Strasbourg, au XIX^{ème} siècle, est la Faculté française la plus ouverte sur l'étranger, et notamment sur le monde germanique.

Le premier voyage médical effectué en Allemagne par un médecin strasbourgeois au XIX^{ème} siècle n'est pas lié à la curiosité de son auteur pour ce pays, mais, plus prosaïquement, aux guerres napoléoniennes. Né à Strasbourg en 1775, Jean-Philippe Graffenauer, connu avant tout pour sa *Topographie médicale de Strasbourg* qu'il publie en 1816, rejoint la Grande Armée en tant que médecin militaire en octobre 1805. Incorporé dans le 8^{ème} Corps du Maréchal Mortier, il sillonne l'Allemagne et la Pologne jusqu'en 1808. Il publie, l'année suivante, des *Lettres écrites en Allemagne, en Prusse et en Pologne durant les années 1805, 6, 7 et 8* (18), ouvrage de 314 pages dans lequel il retrace tout son périple. S'il consacre une large part de ses lettres à décrire les paysages et les cités des régions qu'il traverse, il s'y livre aussi à de nombreuses observations scientifiques, en particulier dans le domaine de la minéralogie, l'une de ses activités favorites. Il décrit avec précision les institutions médicales et les hôpitaux des villes où il séjourne, ainsi que les établissements où il est affecté.

D'octobre 1805 à octobre 1806, Graffenauer dirige l'hôpital militaire aménagé dans le château de Solitude, sur les hauteurs de Stuttgart. Il le décrit comme "un des plus beaux hôpitaux de l'Armée", tant pour ses installations que pour sa situation idéale et bien aérée, mais qui n'empêche pas pour autant le typhus et la dysenterie de faucher nombre de ses malades. Les écuries du château ont été transformées en grandes salles contenant chacune 200 lits, que Graffenauer s'emploie à garder aussi propres que possible. Il

rappelle que le balayage est insuffisant, voire inefficace, et s'en remet, comme tous les médecins de son époque, aux "fumigations acides de Guyton-Morveau", préparations à base d'acide sulfurique, de sel de cuisine et d'oxyde de manganèse. Ces fumigations, exhalées par un appareil spécialement adapté, "purifient l'air des salles et en chassent les miasmes", leur seul inconvénient étant d'être assez mal supportées par les phthisiques et autres insuffisants respiratoires...

Graffenauer séjourne ensuite à Wurtzbourg, où il admire le grand "Juliuspital", bâti de 1576 à 1791. Il en loue les qualités architecturales et le fonctionnement, et estime que "si tous les hôpitaux étaient organisés sur ce pied, l'humanité aurait peut être moins de victimes à pleurer". La marche des armées l'entraîne ensuite vers le nord, et il passe plusieurs semaines à Hambourg, installant ses malades dans une aile du Krankenhaus, grand hôpital de 1000 lits. Lorsqu'il n'est pas dans son service, il visite les institutions scientifiques de la ville, et ne manque pas de rapporter toutes les "curiosités médicales" et autres "cas remarquables" qu'il y découvre.

Prenant après cela la direction de l'hôpital de Dargun, dans le Mecklembourg, Graffenauer s'y livre à de nombreuses observations, et regrette notamment que "lorsqu'un malade vient à mourir, les infirmiers n'ont rien de plus pressé que de le dépouiller et de déposer le cadavre tout nu dans la chambre des morts, qui est souvent dans une cave où il est exposé au froid et à l'humidité de sorte que, si par hasard il recé-
lait encore une étincelle de vie, ces procédés sont plus propres à l'étouffer qu'à le réveiller". Et le médecin de suggérer qu'on veille les morts pendant 24 heures, et qu'on les place dans une chambre chauffée... Pendant son séjour à Dargun, l'hôpital est pillé par les Suédois, qui font prisonniers tous les malades et s'emparent de toutes les fournitures. Relatant cet événement, Graffenauer écrit : "Il serait à désirer que par une convention mutuelle entre les puissances belligérantes les hôpitaux fussent déclarés neutres. L'asyle des victimes de la guerre devrait être considéré comme un lieu sacré et respecté de toutes les nations. Mais malheureusement nous ne sommes pas encore parvenus à ce degré d'humanité". Ce n'est que 50 ans plus tard qu'Henry Dunant parcourra le sanglant champ de bataille de Solféрино...

Après de courts séjours à Stettin et Dantzig, Graffenauer assiste à la bataille de Friedland, puis à l'entrevue de Tilsit entre Napoléon et Alexandre Ier. À Königsberg, il compare l'organisation des hôpitaux russes et prussiens : "l'hôpital russe était sale, mal propre et répandait une mauvaise odeur, tandis que l'hôpital prussien était propre. Au haut de chaque lit se trouvait une tablette noire sur laquelle étaient notés le nom du malade, son régiment, sa compagnie, son genre de maladie et les prescriptions alimentaires et médicales". Quittant la Prusse pour une brève incursion en Pologne, il en revient très impressionné par la misère des habitants et leur état sanitaire lamentable. Il consacre ses dernières lettres à une description détaillée et admirative de Berlin, de ses monuments et de ses hôpitaux. La formation des médecins, telle qu'elle est organisée en Prusse, lui semble particulièrement exemplaire. Son voyage, comme ses lettres, s'achèvent à Spandau, non loin de la capitale, où il dirige un hôpital militaire, dans lequel diarrhées et dysenteries font des ravages. Cette maladie, conclut-il, "était la maladie générale de la Grande Armée en Prusse et en Pologne. Il y a peu d'individus de tout grade et de tout état qui n'en n'aient été plus ou moins atteints, mais elle a particulièrement tourmenté le soldat...". À l'issue de sa campagne, Graffenauer mènera une carrière paisible de médecin à Strasbourg, et publiera, outre sa *Topographie*, plusieurs autres ouvrages à caractère scientifique.

L'ophtalmologiste strasbourgeois Victor Stoeber (1803-1871) effectua de nombreux voyages à travers l'Europe, d'abord pour parfaire sa formation et sa pratique, puis pour étudier l'organisation sanitaire des pays voisins. Son expérience acquise à l'étranger lui permit non seulement de créer le premier enseignement universitaire de l'ophtalmologie en France, mais aussi de proposer de nombreuses améliorations au fonctionnement des hôpitaux et des structures sanitaires de Strasbourg et du département. Après avoir terminé ses études par un séjour de 18 mois à Paris (19), de novembre 1824 à mai 1826, Stoeber se rend à Londres, puis à Berlin et à Vienne, où il bénéficie de l'enseignement des plus grands ophtalmologistes de leur temps, et prend conscience du retard accusé par la France dans ce domaine (20). En 1834, il publie le premier manuel pratique d'ophtalmologie écrit en français (21). La même année, alors qu'il participe, à Stuttgart, à la réunion des médecins et naturalistes allemands, il conçoit le projet de doter Strasbourg d'un journal médical, à l'image de ceux qui existent déjà en Allemagne. Il lance en 1835 les éphémères *Archives Médicales de Strasbourg*, qui disparaîtront trois ans plus tard ; en 1841, il participe à la création de la *Gazette Médicale de Strasbourg* qui paraîtra sans interruption jusqu'en 1918 (22). La *Gazette* publiera, avant 1870, de très nombreux articles et comptes rendus en provenance de l'étranger : elle illustre parfaitement l'ouverture sur le monde extérieur de la Faculté de médecine strasbourgeoise de l'époque.

Les réunions des médecins et naturalistes allemands vont être l'occasion, pour Stoeber et ses confrères strasbourgeois, de se rendre à plusieurs reprises en Allemagne et d'y rencontrer de nombreux collègues. Ils publieront, dans la *Gazette Médicale de Strasbourg*, des comptes rendus détaillés de ces réunions, complétés par des observations plus générales sur la science et sur l'Allemagne, mais aussi par la description des hôpitaux et des universités qu'ils visitent. Stoeber s'autorisera, en outre, quelques pages plus touristiques sur les régions traversées. Après avoir participé aux réunions qui se sont tenues à Pymont, Mayence et Bonn, Stoeber se rend en 1854 à la réunion qui se déroule cette année-là à Göttingen, en compagnie de l'accoucheur Joseph Alexis Stoltz et du médecin chef de l'hôpital de Stéphansfeld, Henri Dagonet (23). Stoeber rédige trois lettres sur ce voyage, qu'il adresse à son confrère et ami Gabriel Tourdes, le légiste de la Faculté. Ces lettres sont publiées sous forme de feuilleton dans la *Gazette Médicale de Strasbourg*, en octobre, novembre et décembre 1854. La première lettre est dominée par le compte rendu des conférences auxquelles il a assisté, et souligne à quel point "c'est la physiologie que l'on cultive avec le plus d'ardeur en Allemagne". Stoeber émaille son texte de remarques étonnées ou savoureuses sur les usages allemands, en particulier lorsque des considérations politiques viennent se mêler aux débats scientifiques. Constatant que l'absence de pharmacopée nationale a pour effet qu'une prescription médicale identique est honorée différemment par les pharmaciens selon la ville où elle est présentée, il écrit : "Il m'a toujours semblé que nos voisins perdaient leur bon sens habituel lorsqu'il s'agissait d'unité allemande. Ils ne parviennent à s'accorder ni sur un système monétaire, ni sur une pharmacopée unique pour toute l'Allemagne. Si les Allemands déraisonnent facilement, je leur demande pardon du mot, dès qu'il s'agit d'unité allemande, on leur pardonne facilement cette faiblesse en faveur des grandes choses qu'ils font pour les sciences".

Stoeber et Stoltz vont profiter de leur séjour à Göttingen pour en visiter toutes les institutions médicales, puis prolongent leur séjour en se rendant à Berlin, dont ils étudient avec soins les musées scientifiques et les hôpitaux, notamment la Charité et le tout nouvel hôpital de Béthanie, qu'ils qualifient d'idéal. Ils rentrent par Dresde et Leipzig,

dont ils visitent là aussi les hôpitaux ; comme l'observe Stoeber dans sa troisième lettre : "Vous avez dû remarquer comme moi qu'en voyage, il y a un grand avantage à être médecin. On arrive dans une ville, on n'y connaît personne, il suffit de se rendre à l'hôpital à l'heure de la visite, de dire qu'on est médecin étranger, pour être reçu avec égard et pour être mis au courant de tout ce que l'on désire savoir relativement à la médecine, aux institutions médicales, voire même aux curiosités de la ville".

L'année suivante, la réunion des médecins et naturalistes se tient à Munich et, cette fois, c'est Tourdes qui entreprend le voyage, toujours accompagné de Stoltz. Il reprend la formule des lettres, adressées cette fois à Stoeber et publiées elles aussi dans la *Gazette Médicale de Strasbourg* (24). Après avoir exprimé son admiration pour l'Université de Munich, "dont le luxe serait impensable chez nous", il détaille les innovations techniques de l'Hôpital Général : son nouveau système de ventilation, mais aussi ses douches, ses "lampes de nuit en verre dépoli, suspendues aux plafonds des salles", ses "tasses graduées pour prendre les médicaments" ou "les vases en verre pour examiner les sécrétions". L'organisation du dépôt mortuaire, lié à sa propre spécialité, retient toute son attention. Il profite de son séjour pour se rendre à Erlangen et à Wurtzbourg, et relate sa rencontre avec Virchow, qui en dirige l'Institut de pathologie depuis son "bannissement" de Berlin, en 1849 : "J'ai trouvé Monsieur le Professeur Virchow sur son champ de bataille, le scalpel à la main, faisant lui-même une autopsie. Nos confrères sont toujours à l'œuvre, ils marchent d'un pas sûr et continu dans la voie de l'observation. M. Virchow me fit profiter d'une de ses autopsies toutes récentes, et me fit voir une collection intéressante d'os rachitiques qui ont servi à son curieux travail sur cette affection..."

Un an plus tard, la réunion des médecins et naturalistes se déroule à Vienne. Désireux de revoir la capitale autrichienne où il s'initia à l'ophtalmologie trente ans plus tôt, Stoeber prend le train pour s'y rendre, là encore en compagnie de Stoltz. Les trois lettres qu'il adresse à Tourdes, et qui paraissent dans la *Gazette Médicale de Strasbourg*, sont enrichies d'observations générales sur l'empire autrichien et sont les plus pittoresques de la série (25). Il passe par Prague, dont il présente les hôpitaux, les institutions pour aveugles et le nouvel asile psychiatrique, puis retrace ses "pérégrinations dans l'immense hôpital général" viennois, ponctuées d'entretiens avec ses médecins. Comme lors des voyages précédents, Stoeber se concentre surtout sur les cliniques ophtalmologiques, tandis que Stoltz explore les maternités. Mais Stoeber se laisse aussi charmer par le riche programme d'accompagnement du congrès, qui inclut soirée à l'Opéra, dîner dansant au son des violons et excursion au Semmering, accessible par chemin de fer depuis 1855. Il décrit avec talent les installations techniques et les grands ponts à arcades de la ligne, "véritable ouvrage de géants", et termine son périple par un séjour à Trieste et à Venise. Il ne manque pas de compléter ses observations médicales par des remarques d'hygiène générale : les wagons autrichiens sont si mal conçus, que des courants d'air malsains tourmentent les voyageurs en permanence ; de plus, les douaniers sont si tatillons et la police des étrangers si pointilleuse, qu'un séjour en Autriche-Hongrie risque de nuire aux personnes sensibles ou nerveuses...

Stoeber avoue toutefois que ces manifestations, souvent répétitives, finissent à la longue par perdre de leur intérêt. La réunion de Karlsruhe, en 1858, confirme sa lassitude. En dépit d'un riche programme d'accompagnement, il se demande si ce congrès, "qui promettait d'être instructif et agréable, a vraiment atteint son but", et décrit sans indulgence "les orateurs qui y prononçaient des discours interminables au milieu des marques d'impatience de l'assemblée" (26). Il avoue même avoir éprouvé de l'admira-

tion pour la Grande Duchesse de Bade pendant la réunion, car “elle a prêté pendant de mortelles heures une attention soutenue à des lectures qu’on entendait à peine”... Il n’est donc pas étonnant que Stoeber cesse, après Karlsruhe, de se rendre à ces réunions ; la *Gazette Médicale de Strasbourg* publiera encore, en 1860, un simple compte rendu, visiblement réalisé à partir de coupures de presse, sur le congrès qui se tient cette année-là à Königsberg, dernière mention de ces réunions dans le journal. Par contre, les comptes rendus spécialisés, reflets des congrès thématiques qui commencent à être organisés dans plusieurs pays, apparaissent dans ses colonnes, à l’image du Congrès international d’ophtalmologie de 1857, bien évidemment rédigé par Stoeber qui n’a pas manqué d’y assister.

Changements de perspectives : de 1871 à 1918 et de 1919 à la Deuxième Guerre mondiale

L’annexion de l’Alsace-Lorraine à l’Empire allemand, après 1871, modifie radicalement les perceptions françaises et allemandes des institutions médicales de la région. Repliés pour la plupart d’entre eux à Nancy, les universitaires strasbourgeois observent l’Alsace allemande d’un œil à la fois nostalgique et critique (27) tandis que les Allemands exaltent les réalisations médicales, et en premier lieu la création de la nouvelle Université, dans de nombreuses brochures et publications. Le voyage à Strasbourg, bien plus accessible qu’autrefois, est aussi l’occasion pour eux de découvrir la “merveilleuse ville”, *die wunderschöne Stadt*, selon l’expression consacrée, y compris lors des nombreux congrès médicaux qui s’y tiennent à partir des années 1880. Les médecins et naturalistes allemands y tiennent leur réunion annuelle en 1885 : c’est à cette occasion que Frédéric Wieger fait paraître son *Histoire de la médecine à Strasbourg de 1497 à 1872*, qui contribue à la redécouverte du passé médical strasbourgeois (28). En juin 1905, Strasbourg accueille le 33^{ème} Congrès annuel des médecins allemands, manifestation à caractère professionnel et syndical dont la première édition se tint à Eisenach en 1873. Les séances du congrès sont entrecoupées de visites touristiques et scientifiques, et complétées par un riche programme d’accompagnement qui permet aux participants de découvrir la région et l’œuvre entreprise par l’Allemagne pour son développement (29). Parmi de nombreux congrès, celui de la “Société Allemande de Pathologie”, en 1911, a laissé un souvenir concret à Strasbourg, avec la pose du buste de Recklinghausen, dans la cour du bâtiment anatomique.

Des médecins français se rendent à Strasbourg, et suivent avec intérêt l’agrandissement de son nouvel hôpital. En 1887, le gynécologue parisien Samuel Pozzi visite la nouvelle clinique gynécologique de la Faculté, qu’il qualifie d’exemple à suivre pour les établissements français du même type (30). D’autres médecins viennent observer, à Strasbourg, les particularités de la politique de santé allemande, par exemple en matière de lutte contre les maladies vénériennes. Leurs jugements expriment tout à la fois des considérations morales, des avis politiques et des évaluations scientifiques (31).

Le retour de l’Alsace à la France, en 1918, entraînera un nouveau bouleversement des regards sur la médecine strasbourgeoise, même si la mode du récit médical s’est éteinte depuis longtemps dans les deux pays.

NOTES

- (1) HALLER (von) A. - *Tagebuch seiner Studienreise nach London, Paris, Strassburg und Basel, 1727-1728*, (édité par E. Hintzsche), Berne-Stuttgart-Vienne, 1968 ; FRANK J.P. - *Selbstbiographie (1801)*, (éditée par E. Lesky), Berne-Stuttgart-Vienne, 1969.

- (2) KLEIN M. - La Faculté de Médecine de Strasbourg au temps de Goethe, dans *Goethe et l'Alsace*, Strasbourg, 1971, p. 98-121 ; GOETHE (von) J.W. - *Aus meinem Leben - Dichtung und Wahrheit. Achetes bis elftes Buch, 1811-1814*, Stuttgart-Tübingen, 1829. *Histoire de la Médecine à Strasbourg*, (ouvr. collectif, J. Héran dir.), Strasbourg, 1997, abondant, dans le détail, l'histoire et le rayonnement de la Faculté au XVIIIème siècle. *L'École de Santé de Strasbourg 1794-1994*, (ouvr. collectif), Presses Universitaires de Strasbourg, 1996, pour la période post-révolutionnaire et la recréation de l'enseignement médical. Pour l'histoire de l'hôpital de Strasbourg en général, voir DURAND DE BOUSINGEN D. - *L'hôpital de Strasbourg, une ville dans la ville*, Strasbourg, 2003 ; et LE MINOR J.M. - *Les hôpitaux de Strasbourg*, Sutton éd., 2005.
- (3) HUNCZOVSKY J.N. - *Medizinische Chirurgische Beobachtungen auf seinen Reisen durch England und Frankreich, besonders über die Spitäler*, Vienne, 1793.
- (4) BAYER F.W. - *Reisen deutscher Aerzte ins Ausland (1750-1850), Abhandlungen zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, 1937, 20, 5-73.
- (5) GEIGENMULLER U. - *Aussagen über die französische Medizin der Jahre 1820- 1847 in Reiseberichten deutschen Ärzten. Thèse méd. Freie Universität Berlin*, 1985.
- (6) FRANK J. - *Reise nach Paris, London und einen grossen Theile des übrigen England und Schottland*, 2 volumes, Vienne, 1804-1805 ; voir en particulier dans la présente revue *Histoire des Sciences Médicales* l'article EDEL P. - Les professeurs de médecine d'origine française à l'université impériale de Vilnius au début du XIXème siècle.
- (7) ANDREE C.M. - *Neuester Zustand der vorzüglichen Spitäler und Armenanstalten in einigen Hauptorten des In-und Auslandes*, 2 volumes, Leipzig, 1810-1811.
- (8) KOPP J.H. - *Aerztliche Bemerkungen veranlasst durch eine Reise in Deutschland und Frankreich in Frühjahr und Sommer 1824*, Francfort, 1825.
- (9) HILLE C.A. - *Skizzen gesammelt aus einer wissenschaftlichen Reise durch Deutschland, Frankreich und England in den Jahren 1845-47*, Dresden et Leipzig 1849
- (10) SCHWALBE G.F. - *Journal meiner Reise nach Paris in Sommer 1831*, (édité par son petit fils), Rostock, 1910.
- (11) GULZ I. - *Mittheilungen über den gegenwärtigen Zustand der Augenheilkunde in Frankreich und England, Medicinische Jahrbücher des k.k. österreichischen Staates*, 1845, 51, 121-126.
- (12) STRICKER W. - *Reisehandbuch für Ärzte und Naturforscher*, Erlangen, 1841-1845. Voir aussi le récit de voyage de W. Horn (Berlin, 1831-1832) qui conseille la visite des collections d'anatomie.
- (13) HEISCHKEL E. - *Die Ätztereise im späteren 19. Jahrhundert, Sudhoff Archiv für Geschichte der Medizin*, 1953, 37, 260-265.
- (14) Voir SUDHOFF K. - *100 Jahren deutscher Naturforscher und Ärzte Versammlungen*, Leipzig, 1922 ; SCHIPPERGES H. - *Die Versammlungen deutscher Naturforscher und Ärzte im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, 1968.
- (15) *Congrès d'ophtalmologie de Bruxelles*, compte rendu par le Dr. Warlomont, Paris, 1858.
- (16) *Congrès scientifique de France, Comptes rendus de la Xème session*, Strasbourg, 1842.
- (17) CLOQUET J. - *Souvenirs de voyage en Italie, carnets de voyages rédigés en 1837*, Bibliothèque Interuniversitaire de Santé (BIUSante), Paris, 2003.
- (18) GRAFFENAUER J.P. - *Lettres écrites en Allemagne, en Prusse et en Pologne durant les années 1805, 6, 7 et 8*, Strasbourg-Paris, 1809.
- (19) Voir VETTER T. - *Témoignages du strasbourgeois Victor Stoeber sur la médecine parisienne (1824-1825)*, *Gesnerus*, 1983, 40, 215-223. WEILL G. - *Victor Stoeber et l'enseignement de l'ophtalmologie, dans Deux siècles d'Alsace française*, Strasbourg, 1948.
- (20) Voyages relatés dans les souvenirs manuscrits de Stoeber "À mes enfants", manuscrit daté de décembre 1867, dactylographié et déposé à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg (BNUS) par son arrière petit-fils, le Dr Wenger, de Lyon.
- (21) STOEBER V. - *Manuel pratique d'ophtalmologie ou traité des maladies des yeux*, Paris-Strasbourg, 1834.

- (22) Sur la *Gazette Médicale de Strasbourg*, voir notamment les contributions parues dans *Histoire de la médecine à Strasbourg*, (ouvr. collectif, J. Héran dir.), Strasbourg, 1997.
- (23) STOEBER V. - Excursion médicale en Allemagne. La réunion des naturalistes et médecins allemands à Goettingue, en 1854, *Gazette Médicale de Strasbourg*, 1854, n° 10-12.
- (24) TOURDES G. - Excursion médicale en Allemagne. Munich, Nuremberg, Erlangen, Wurtzbourg, *Gazette Médicale de Strasbourg*, 1855, n° 7-8.
- (25) STOEBER V. - Nouvelle excursion médicale en Allemagne, *Gazette Médicale de Strasbourg*, 1856, n° 11-12, et 1857, n° 1. Sur ce voyage, voir DURAND de BOUSINGEN D. - Un médecin strasbourgeois à Vienne : le voyage de Victor Stoerber en 1856, *Études Danubiennes*, Strasbourg, 1987, 1, 17-29.
- (26) STOEBER V. - La réunion des médecins et naturalistes allemands à Carlsruhe, *Gazette Médicale de Strasbourg*, 1858, n° 8.
- (27) Créées en 1874 à Nancy, les *Annales Médicales de l'Est* se voulaient les continatrices de la *Gazette médicale de Strasbourg* et illustrent, au-delà de leur aspect régional, le regard critique que jettent les médecins nancéens sur les structures médicales de l'Alsace annexée.
- (28) WIEGER F. - *Geschichte der Medicin und ihrer Lehranstalten in Strassburg vom Jahr 1497 bis zum Jahre 1872*, Strasbourg 1885. Quatre ans plus tard, la dernière "topographie médicale" consacrée à Strasbourg, par le Dr Krieger, parut à l'occasion du congrès de la Société allemande de Santé Publique qui se réunit à Strasbourg en 1889.
- (29) DURAND de BOUSINGEN D. - Quand Strasbourg accueillait le congrès des médecins allemands, dans *Histoire de la médecine à Strasbourg*, (ouvr. collectif, J. Héran dir.), Strasbourg, 1997, p. 459.
- (30) POZZI S. - L'enseignement de la gynécologie en Allemagne. La clinique d'accouchements et de gynécologie de Strasbourg, *Gazette Médicale de Paris*, 1887, 47 (19 novembre 1887).
- (31) DURAND de BOUSINGEN D. - Regards de médecins sur la prostitution à Strasbourg, 1815-1914, dans *De la Prostitution en Alsace, Histoire et anecdotes*, Strasbourg, 1997.

RÉSUMÉ

Apparue au XIX^{ème} siècle, la vogue des voyages scientifiques puis des congrès médicaux amena de nombreux médecins à découvrir les institutions médicales des pays européens. Beaucoup de médecins alsaciens partirent ainsi à la découverte de la médecine et des hôpitaux d'Allemagne et d'Europe centrale, puis publièrent les récits de leurs périple. Les médecins allemands furent nombreux à se rendre à Paris, et certains passèrent par Strasbourg pour en étudier les institutions médicales. À partir de différents témoignages, sont présentées la vision des médecins strasbourgeois sur la médecine germanique et la vision allemande de la médecine à Strasbourg : dans les deux cas, ces impressions illustrent le rôle de pont entre la France et l'Allemagne traditionnellement joué par la Faculté de médecine de Strasbourg.

SUMMARY

Appeared in the 19th century, the vogue of the scientific travellings and of the medical congresses led numerous physicians to discover the medical institutions of European countries. Many Alsatian physicians went to the discovery of the medicine and of the hospitals in Germany and central Europa, and then published their travel stories. The German physicians were numerous to go to Paris, and some of them went through Strasbourg to study the medical institutions. From various accounts, the view of physicians from Strasbourg of the Germanic medicine and the German view of the medicine in Strasbourg are presented : in both cases, these impressions illustrate the role of a bridge between France and Germany traditionally played by the Faculty of Medicine in Strasbourg.

